LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 1 MARS 1906 — No. 21

A Travers le Monde

Le Canal de Panama

Ferdinand de Lesseps après avoir mené à bien la formidable entreprise du percement de l'isthme de Suez, après avoir vaincu les obstacles naturels les plus redoutables et le mauvais vouloir de l'Angleterre jalouse, conçût un plus vaste projet.

Il avait réuni la mer Rouge et la mer Méditerranée, il voulut réunir l'Océan Atlantique au Pacifique. Ce projet exécuté le monde était doté d'une ceinture naviguable. Les navires n'auraient plus connu l'ennui de tourner les continents, ils seraient allés droit à leur but sans perdre de temps. Ces conditions auraient favorisé le commerce du monde entier en rendant les échanges plus rapides et meilleur marché.

Mais le percement de l'isthme de Panama offrait de bien grandes difficultés. Aux obstacles naturels venait se joindre l'insalubrité de ce pays où des milliers d'ouvriers furent terrassés par la fièvre jaune. Des millions s'engageaient à Panama, lorsque le gouvernement français, ému par les plaintes des porteurs d'actions qui se plaignaient de la lenteur des travaux et par les demandes incessantes d'argent, se décida à intervenir.

Je passe sous silence le gros scandale soulevé par la découverte du gaspillage.

Beaucoup d'argent s'égarait dans le gousset de quelques hommes politiques et en échange ceux-ci *chauffaient* les boursiers et les disposaient à donner leur or. Ferdinand de Lesseps calomnié mourut de douleur. Le Projet français avait vécu.

C'est alors que les Américains intervinrent, séduits par la grandeur de l'œuvre et par le nombre de dollars que le canal ne manquerait pas de drainer chez eux.

Une commission d'étude trouva que l'idée de Ferdinand de Lesseps était parfaitement réalisable, il s'agissait de se mettre à l'œuvre. Mais les Américains sont gens pratiques, leur désintéressement ne va pas jusqu'à entreprendre de pareils travaux sur une terre étrangère.

Ils favorisèrent, peut-être même suscitèrent la Révolution de Panama, de laquelle naquit la petite république sécessionniste qui leur livra le territoire nécessaire pour la construction du canal. Cet acte était illégal au point de vue du droit international, mais la doctrine de Monroe sur laquelle s'appuyèrent les Etats-Unis et plus encore le désir de voir construire rapidement le canal empêcha l'Europe d'intervenir.

Les Etats-Unis, chez eux, allaient se mettre à l'œuvre. Tout le monde a présentes à la mémoire les fanfaronnades des ingénieurs qui, pour un peu, auraient prétendu que la jonction des deux océans était un jeu d'enfant.

Dans un discours prononcé par le Président Roosevelt, il était dit que la terre allait *voler* sous la pioche des ouvriers du canal. Et la terre *vole*, c'est-à-dire qu'elle engloutit des millions.

(Voilà, sans doute, une acception que le Président Roosevelt n'attendait pas.)

Il a bientôt fallu déchanter. Les ingénieurs ont dû reconnaître qu'ils ne réussiraient pas plus facilement que le Grand Français, malgré l'abondance de dollars, qui fait leur force.

Depuis deux ans dix sept mille ouvriers travaillent dans la zône du Canal, sans que celui-ci ait été creusé d'un pouce. Ils exécutent des travaux préparatoires indispensables, parait-il.

Mais en attendant tout cela coûte fort cher et les millions américains fondent plus vite encore que les millions français, au grand mécontentement du congrès et des journaux.

Voici comment s'exprime l'un d'eux: "Ce travail qui devait, il y a deux ans, être poussé si activement, où en est-il aujourd'hui ?... De l'avis des ingénieurs conseils, il faudra encore quinze ou vingt ans pour son achèvement et ce sera une dépense de 240 à 300 millions de dollars au lieu de 200 millions prévus par le Congrès."

Ceci n'est pas pour étonner personne. Les difficultés matérielles sont considérables, on les vaincra à grand coup d'années et de dollars. Mais pour avoir son nom attaché à une aussi belle œuvre, assoiffé d'immortalité chaque ingénieur fournit son projet que dans son fort intérieur il se flatte de faire accepter par le Congrès. Et toutes ses ambitions personnelles ne pas pour faciliter la tâche de ce Congrès, saisi de vertige devant l'abondance des rapports et projets dans lesquels d'ailleurs la majeure partie des membres ne voit goutte.

En Chine

Les bruits les plus allarmants circulent dans le monde entier, il devient évident que cette fois le soulèvement des boxers sera beaucoup plus important qu'en 1900.

L'empire semble d'ailleurs tout faire pour favoriser le mouvement, il écarte les troupes régulières et les envoie dans les provinces les plus reculées. Il pourra ainsi dire qu'il était impuissant à réprimer les troubles, mais personne ne se laisse prendre à ce subterfuge.

La Russie a décidé de ne pas retirer son armée de Mandchourie pour faire face aux évènements les plus imprévus. Une rumeur incontrolable, mais fort plausible, veut que sous l'influence du Japon, la Chine se prépare activement à soutenir une guerre avec la Russie. Ce mouvement serait de nature à réduire à néant l'influence Russe en Extrême-Orient. La mission allemande vient de demander l'envoi de plusieurs batteries de renfort. La France dont les intérêts sont si grands là-bas, se préparent activement à empêcher toute action des Chinois sur l'Indo-Chine et le Tonkin.

Le silence qui se fait autour de la conférence d'Algésiras est de mauvais augure.

Aujourd'hui en Europe on a l'impression que les adversaires se recueillent avant de se lancer à corps perdu dans la grande guerre.

Les Etats-Unis conscients de la situation se préparent fièvreusement à envoyer une armée en Chine.

De très grands approvisionnements sont amassés à St-Francisco.

Le mariage de Miss Roosevelt

N'avez-vous pas été frappés, ami lecteur, en parcourant les comptes-rendus des journaux, de l'ombre dans laquelle on laisse le mari.

De Miss Roosevelt nous connaissons tout, sa taille, le nombre de ses dents, la grandeur de ses yeux, son intelligence, son audace, ses robes, (*dont on abrâlé ledessein, ma chère !*) ses bijoux, ses jeux de physionomie pendant la cérémonie, enfin tout et autre chose encore, mais du mari, rien.—Pas un mot—Si, cependant, après m'être donné beaucoup de peine j'ai découvert dans le compte-rendu copieux d'un journal de Montréal, cette phrase: " Le mariage de Mademoiselle Alice Roosevelt, fille ainée du président de la République avec l'hon. Nicholas Longwort, membre du Congrès, etc., etc.

Cinq colonnes pour la femme, cinq mots pour le mari !

Sans doute nous aurions témoigné quelque re onnaissance au journal d'initiative, qui, sobrement, en quelques lignes nous aurait présenté cet heureux époux, cet homme digne d'épouser l'idole des Etats-Unis.

Mais j'y pense, peut-être parmi ses qualités, fleurit la modestie. Il a peut-être jugé utile de passer un mot d'ordre aux journaux, estimant peu nécessaire de mettre le monde entier dans le secret, de la peinture de ses souliers, le nombre de plis de sa chemise, la forme de son col, la longueur des basques de son habit, le nombre de reflets de son tube etc., etc.

R. B.

Faits Divers

Montana à Edmonton.

A son passage à Winnipeg, la semaine dernière, M. W. Robinson, un agent du GreatNorthern Ry. le chemin de fer de "Jim Hill," a déclaré que la compagnie a décidé de construire un chemin de Havre, Montana, à Edmonton, passant par Medecine Hat, couvrant une distance d'environ 420 milles

La Prochaine Session.

On est à faire tous les préparatifs pour la prochaine et première session de la législature d'Alberta. Nos députés siégeront dans la grande salle de l'école dite: McKay Avenue Public School. Le siége du président sera placé sur des gradins, à l'extrémité de la salle opposée à l'escalier. De chaque côté du trône seront des chambres qui serviront à MM. les députés, comme vestiaire, et à M. l'orateur.

Au bout de l'allée, séparant les banquettes ministérielles de celles de l'opposition, vis-à-vis le trône de l'orateur, sera la galerie de la presse.

On voit à ce qu'il y ait amplement place pour le public.

L'ouverture de la session est une cérémonie tout à fait intéressante. Le lieutenant-gouverneur, représentant du Roi, accompagné d'une garde militaire, arrive en grande pompe, et prononce le fameux discours du trône, disant ce que *son gouvernement* a fait et les différentes mesures ou lois qu'il proposera. Ensuite vient les discours du proposeur et du secondeur de l'adresse en réponse au discours du trône. Le chef de la loyale opposition de Sa Majesté vient ensuite. On ne sait encore qui sera le chef de l'opposition...

Il y aura des débats très intéressants sans doute durant cette session. La question de la capitale surtout, éveillera beaucoup d'intérêt et nous verrons probablement beaucoup d'étrangers en ville, venus pour suivre ce débat.

Le G. T. P.

Les contrats pour la construction de cette partie du chemin de fer allant de Portage la Prairie à Edmonton sont entre les mains des contracteurs. Les premiers 275 milles ont étédonnés aux contracteurs McDonald, McMillan Co., les 140 milles suivant, de Touchwood Hill à Saskatoon, à la Canadian White Co. de Montreal, et la partie, de Saskatoon à Edmonton, 317 milles, à Foly Bros & Larson. Une des conditions de ces contrats est que les travaux seront poussés avec la plus grande activité possible. Le G. T. P. a maintenant 942 milles de chemin sous contrat.

GRAND CONCOURS

Ouvert à tous les lecteurs du

Courrier de l'Ouest

Voulez-vous aider à l'avancement du seul journal canadien-français dans Alberta et Saskatchewan, et gagner un des prix suivants ?

No. 1. A toutes les personnes qui nous enverront le prix d'un an d'abonnement au journal, soit une piastre ($1.00), nous adresserons, franc de port, un superbe portrait en couleurs, grandeur 17 x 22 pouces, de notre Grand Canadien,

Sir Wilfrid Laurier

No. 2. Aux personnes qui nous enverront trois nouveaux abonnements, soit trois piastres ($3.00), nous donnerons un beau volume doré, sur tranche, de 175 pages, la vie du Pape actuel, illustrée de 22 gravures, dont deux portraits de

Sa Sainteté Pie X

No. 3. Enfin, ceux qui nous enverront cinq abonnements nouveaux, soit cinq piastres ($5.00), nous adresserons un riche

Album-Souvenir

contenant 30 vues d'Edmonton et des environs, les portraits des membres du Cabinet d'Alberta, photographies des fêtes d'inauguration, etc.

Il est relativement facile de gagner un de ces prix. On peut abonner un voisin, un parent, un ami. Ou encore, vous pouvez écrire à un parent ou à un ami au loin, lui annonçant la fondation d'un journal français à Edmonton et lui demandant de s'y abonner par votre entremise, afin de vous permettre de gagner un prix. Ou encore, on peut abonner, soi-même, un parent de la province de Québec ; un abonnement au COURRIER est un joli présent à faire.

Ce concours sera clos le 1 mars prochain. Il faudra donc que tous les retours nous soient parvenus avant cette date.

On devra se servir du bulletin ci-dessous pour faire les retours qui devront être adressés comme ci-dessous :

CONCOURS "A"

LE COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, Alta., Boite 25

Messieurs,

Ci-inclus veuillez trouver la somme de..($.............) pour l'abonnement des personnes dont les noms suivent.

NOMS	ADRESSES
....	....
....	....
....	....
....	....
....	....

Veuillez m'adresser mon prix par le retour du courrier.

Nom..

Adresse......................................

22

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

" Nous lui demandâmes quel dieu ils adoraient.

" Elle nous répondit : *Une cruche.*

" Mais à Zamore, dans le pays de Léon, elle avait rencontré un bon frère de la miséricorde qui lui avait dit les grandeurs du Dieu des chrétiens. Flor désirait le baptême.

"Elle fut huit jours entiers avec nous : le temps d'aller de Saint-Lucar de Castille au mont Baladron. Quand nous arrivâmes en vue de cette montagne sombre et rocheuse où je devais me séparer de ma petite Flor, je devins triste ; je ne savais pas que c'était un pressentiment. J'étais habituée à Flor. Nous allions depuis huit jours, assises sur la même mule, nous tenant l'une à l'autre, et babillant tout le long du chemin. Elle m'aimait bien, moi je la regardais comme ma sœur.

"Il faisait chaud. Le ciel avait été couvert tout le jour ; l'air pesait comme aux approches d'un orage. Dès le bas de la montagne, de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber, Henri nous donna son manteau pour nous enpelopper toutes deux, et nous continuâmes de grimper, pressant notre mule paresseuse sous une torrentielle averse.

"Flor nous avait promis hospitalité la plus cordiale au nom de ses frères. Une ondée n'était pas faite pour effrayer mon ami Henri, et nous deux, Flor et moi, nous étions d'humeur à partager la plus terri[illegible] 'abri flottant qui nou[illegible]

"Les nuées co[illegible] l'une sur l'autre, et [illegible] entre elles des déchi[illegible] sait le bleu profond [illegible] de l'horizon, vers l[illegible] lait un cahos empor[illegible] seule lumière qui re[illegible] teignait tous les obj[illegible] La route grimpait en spirale une rampe raide et pierreuse. Les rafales étaient si fortes, que notre mule tremblait sur ses jambes.

"—C'est drôle, m'écriai-je, comme cette lumière fait voir toutes sortes d'objets. Là-bas, à la crête de ce roc, j'ai cru apercevoir deux hommes taillés dans la pierre.

"Henri regarda vivement de ce côté.

"—Je ne vois rien, bit-il.

"—Ils n'y sont plus, prononça Flor à voix basse.

"—Il y avait donc réellement deux hommes ? demanda Henri.

"Je sentis venir en moi une vague terreur que la réponse de Flor augmenta.

"—Non pas deux, répliqua-t-elle, mais dix pour le moins.

"—Armés ?

"—Armés.

"—*Ce ne sont pas tes frères ?*

"—Non, certes.

"—Et nous guettent-ils depuis longtemps ?

"—Depuis hier matin ils rôdent autour de nous.

"Henri regardait Flor avec défiance: moi-même je ne pus me défendre d'un soupçon. Pourquoi ne nous avait-elle pas prévenus.

"—J'ai cru d'abord que c'étaient des voyageurs comme vous, dit-elle, répondant d'elle-même et davance à notre pensée ; ils suivaient le vieux sentier vers l'ouest ; nos hidalgos font presque tous ainsi. Il n'y a guère que le menu peuple à fréquenter les routes nouvelles. C'est seulement depuis notre entrée dans la montagne que leurs mouvements me sont devenus suspects. Je ne vous ai point avertis parce qu'ils sont en avant de nous désormais, et engagés dans une voie où nous ne pouvons plus les rencontrer.

" Elle nous expliqua que la vieille route, abandonnée à cause de ces difficultés, passait du côté nord de la Baladron, tandis que la nôtre tournait de plus en plus vers le sud à mesure qu'on approchait des gorges. Les deux routes se réunissaient à un passage unique, appelé " el paso de los Rapadores," bien au delà du campement des bohémiens.

Par le fait, en avançant dans l'intérieur de la montagne, nous n'aperçumes plus ces fantastiques silhouettes découpant leurs profils sur le ciel écarlate. Les roches étaient désertes aussi loin que l'œil pouvait se porter. On n'apercevait d'autre mouvement que le frémissement des hêtres agités par la rafale.

IV

OU FLOR EMPLOIE UN CHARME

" La nuit tomba. Nous ne songions plus à nos rôdeurs inconnus. D'énormes ravins et des défilés infranchissables les séparaient de nous maintenant. Toute notre attention était pour notre mule, dont le pied avait grand' peine à surmonter les obstacles du chemin.

" Il était nuit close quand un cri de joie de Flor nous annonça la fin de nos peines. Nous avions devant les yeux un grand et magnifique spectacle.

" Depuis quelques minutes, nous marchions entre deux hautes rampes qui nous cachaient l'horizon et le ciel. On aurait dit deux gigantesques remparts. L'averse avait cessé. Le vent du nord-ouest chassant devant soi les nuées, balayait le firmament, toujours plus étincellant après l'orage. La lune répandait à flots sa blanche lumière.

" Au sortir du défilé, nous nous trouvâmes en face d'une sorte de vallée circulaire, entourée de pics dentelés où croissantie encore ça et là quelques bouquets de pins de montagne : c'était la " Taza del diabbillo " (la Tasse du diablotin,) point central du mont Baladron, dont les plus hauts sommets sont jetés de côté et penchent vers l'Escurial.

" La " Taza del diabbillo " nous apparaissait en ce moment comme un gouffre sans fond. Les rayons de la lune, qui éclairaient vivement le tour de la Tasse et ses dentelures, laissaient le vallon dans l'ombre et lui donnaient une effrayante profondeur.

" Juste vis-à-vis de nous s'ouvrait une gorge pareille à celles que nous quittions, de telle sorte que l'une continuait l'autre, et que la Tasse située entre deux était évidemment le produit de quelque grande convulsion du sol. Un bon feu s'allumait à l'entrée de cette deuxième gorge. Autour du feu, des hommes et des femmes étaient assis. Leurs figures maigres et vigoureusement accentuées se rougissaient aux lueurs du brasier, ainsi que les saillies des rocs voisins, tandis que, tout près de là, les reflets blafards de la lune glissaient sur les rampes mouillées.

" A peine sortîmes-nous du défilé, que notre présence fut signalée. Ces sauvages ont une finesse de sens qui nous est inconnue. On ne cessa point de boire, de fumer et de causer autour du feu, mais deux éclaireurs se jetèrent rapidement à droite et à gauche. L'instant d'après Flor nous les montra rampant vers nous dans la vallée. Elle poussa un cri particulier. Les éclaireurs s'arrêtèrent. A ce second cri, ils rebroussèrent chemin et vinrent paisiblement reprendre leur place au devant du brazier.

" C'était loin de nous encore, ce brasier. Au premier moment, j'avais cru apercevoir des ombres noires derrière le cercle pailleté des gitanos ; mais j'étais en garde désormais contre les illusions de la montagne. Je me tus, et, en approchant, je ne vis plus rien. Plût à Dieu que j'eusse parlé !

" Nous étions à peu près au milieu de la vallée, lorsqu'un grand gaillard à face basanée se dressa au devant du bûcher, tenant à la main une escopette d'une longueur demesurée. Il cria en langue orientale une sorte de qui-vive, et Flor lui répondit dans la même langue.

"—Soyez les bienvenus ! dit l'homme à l'escopette ; nous vous donnerons le pain et le sel, puisque notre sœur vous amène.

" Ceci était pour nous. Les gitanos d'Espagne, et généralement toutes les bandes qui vivent en dehors de la loi dans les différents royaumes de l'Europe, jouissent d'une réputation méritée sous le rapport de l'hospitalité. Le plus sanguinaire brigand respecte son hôte : ceci même en Italie, où les brigands ne sont pas des lions, mais des hyènes.

" Une fois promis le sel et l'eau, nous n'avions plus rien à craindre, selon la commune croyance. Nous approchâmes sans défiance. On nous fit bon accueil. Flor baisa les genoux du chef, qui lui imposa les mains fort solennellement. Après quoi ce même chef fit verser du brandevin dans une coupe de bois sculptée, et le présenta à Henri en grande cérémonie. Henri but. Le cercle se reforma autour du foyer. Une gitana vint chanter et danser à l'intérieur du cercle, se jouant avec la flamme et faisant voltiger son écharpe au-dessus du brasier. Dix minutes s'écoulèrent, puis la voix d'Henri s'éleva, rauque et changée.

"—Coquins ! s'écria-t-il, qu'avez-vous mis dans ce breuvage ?

" Il voulut se lever ; mais ses jambes chancelèrent, et il tomba lourdement sur le sol. Je sentis que mon cœur ne battait plus. Henri était à terre et luttait contre un engourdissement qui garottait chacun de ses membres. Ses paupières alourdies allaient se fermer.

" Les gitanos riaient silencieusement autour du feu. Derrière eux, je vis surgir de grandes formes sombres : cinq ou six hommes enveloppés dans leurs manteaux, et dont les visages disparaient complétement sous les larges bords de leurs feutres.

" *Ceux-là* n'étaient pas des bohémiens.

" Quand mon ami Henri cessa de lutter, je le crus mort.

" Je demandai à Dieu ardemment de mourir.

" Un des hommes à manteau jeta une lourde bourse au milieu du cercle.

"—Finissez-en et vous aurez le double ! dit-il.

" Je ne reconnus point la voix de cet homme.

" Le chef des bohémiens répondit :

"—Il faut le temps et la distance, douze heures et douze milles. La mort ne peut être donnée ni au même lieu ni le même jour que l'hospitalité.

"—Momeries que tout cela fit l'homme en haussant les épaules ; en besogne, ou laissez-nous faire !

" En même temps, il s'avança vers Henri gisant sur la terre. Le bohémien se mit au-devant de lui.

" —Tant que douze heures ne seront pas écoulées, prononça-t-il résolument, tant que douze milles ne seront pas franchis, nous défendrons notre hôte, fût-ce contre le roi !

" Singulière foi ! étrange honneur ! Tous les gitanos se rangèrent autour d'Henri.

" J'entendis Flor qui murmurait à mon oreille :

"—Je vous sauverai tous deux ou je mourrai !

"... C'était vers le millieu de la nuit. On m'avait couchée sur un sac de toile plein de mousse desséchée, dans la tente du chef, qui dormait non loin de moi. Il y avait auprès de lui son escopette d'un côté, son cimeterre de l'autre. Je voyais, à la lueur de la lampe allumée, ses yeux dont les paupières demi-ouvertes semblaient avoir des regards, même dans le sommeil. Aux pieds du chef, un gitano était blotti comme un chien et ronflait. J'ignorais où l'on avait mis mon ami Henri, et Dieu sait que je n'avais garde de fermer les yeux.

" J'étais sous la surveillance d'une vieille bohémienne faisant près de moi l'office de geôlière. Elle s'était couchée en travers, la tête sur mon épaule, et, par surcroît de précaution, elle tenait en dormant ma main droite entre les siennes.

" Ce n'était pas tout : au dehors, j'entendais le pas régulier de deux sentinelles. L'horloge à sable marquait une heure après minuit, lorsque j'entendis un bruit léger vers l'entrée de la tante. Je me tournai pour voir. Ce simple mouvement fit ouvrir les yeux de ma duègne noire. Elle s'éveilla à demi en grondant. Je ne vis rien et

Coin Féminin

L'Economie Domestique.

Par ses ornements endeuillés, la psalmodie soudainement attristée de ses hymnes, l'Eglise nous prévient que le temps sacré de la pénitence approche.

Déjà l'âme chrétienne se recueille et je me ferais scrupule, chères lectrices, de venir troubler ce pieux recueillement en vous entretenant des "vanités de ce monde."

Laissons donc la mode et son frivole accompagnement et ensemble, essayons d'acquérir une de ces vertus domestiques, aussi utile à la femme riche qu'à celle de condition modeste ; que ne doit dédaigner ni l'habitante des villes, ni celle de la campagne : je veux parler de l'économie domestique.

N'allez pas prêter, amies lectrices, un visage rude et sévère à cette aimable vertu : elle est, je vous assure, souriante et d'un commerce agréable pour qui sait la connaître et la posséder.

Son ennemie la plus détestée se nomme prodigalité, et cependant jamais elle ne sacrifie le bien être et la santé ; son amie intime est l'ordre—une autre vertu que nous étudierons — Si intime même que l'une ne peut être séparée de l'autre.

L'économie domestique, bien comprise, réclame tout d'abord, la comptabilité journalière des dépenses du ménage. Ne vous effrayez pas, il ne s'agit point d'une comptabilité compliquée, rivalisant avec celle d'une maison de commerce, mais d'une chose bien simple et cependant indispensable si l'on ne veut dépasser les limites de son budjet et verser dans le gaspillage et les dettes.

Il faut inscrire les dépenses, de manière à se rendre compte d'où proviennent les abus et sur quels points doivent porter les réformes. Il est important, que cette inscription soit faite chaque jour : la mémoire est toute fraiche, sans efforts le nom de chaque dépense vient sous la plume, tandis que s'il faut se mettre l'esprit à la torture, on s'énerve, on saute, ou l'on inscrit une somme quelconque à la colonne divers : on se leurre ainsi par une comptabilité inexacte et l'on perd son temps.

Vous ne tarderez pas, chères lectrices, à vous apercevoir combien cette sorte d'examen de conscience journalier, sera profitable à votre moral d'abord et au bien-être de toute la maisonnée.

Si l'on a pas été raisonnable ce jour-là, qu'une pointe de folie ait fait commettre quelque dépense exagérée, il sera facile, le lendemain de réparer le désastre par un peu plus de sévérité. Mais il est bien entendu que jamais la santé et le cofortable de tous, ne devrait être immolés. Il serait criminel, pour combler le trou qu'aurait fait au budjet, l'achat trop couteux d'une toilette, de priver, par exemple, les enfants d'un dessert ou d'un amusement promis.

* * *

Les dépenses annotées journellement ne constitueront pas cependant toute la comptabilité domestique. Il faudra savoir sur quels points devront porter les économies, quels autres points il sera possible de renforcer ; pouvoir comparer facilement le coût de telle ou telle nécessité de la vie, d'une année, d'un mois à un autre : pour cela il faudra classer les différentes dépenses.

Plus cette division sera détaillée ; moins vous vous égarerez. Elle pourra comprendre les chapitres suivants.

MAISON, lequel englobera, le loyer s'il y a lieu, l'achat et l'entretien du mobilier etc.

MENAGE : nourriture, gages de domestiques, menues dépenses de chaque jour. Ce chapitre, sera l'objet de la plus active surveillance, car c'est le plus variable et celui où les économies devront être les plus raisonnées.

Où vous pourrez exercer cette sage économie, c'est au tableau suivant, qui a nom TOILETTE, en respectant toutefois le rang social où vous êtes placées. Vous classerez sous ce nom les achats d'étoffes, notes de couturières modistes, etc.

La colonne ENFANTS, comprendra les frais d'éducation toilette, jeux etc.

Le chauffage, éclairage, blanchissage, demanderont aussi toute l'attention d'une maitresse de maison sage et prudente.

Enfin dans la rubrique divers, on classera les frais de médecins, dentiste, déplacement, corespondance etc.

Une habitante de la campagne supprimera s'il y a lieu, le loyer, chauffage, blanchissage s'il est fait à la ferme, et par contre ajoutera la mention PRODUITS DE LA FERME. Les poulets, œufs, beurre, porcs, seront portés dans cette colonne avec le prix du cours.

Ce sera un excellent encouragement pour soigner davantage, si possible, cette source de richesse domestique.

En vous rendant compte, pour ainsi dire à chaque instant, de vos dépenses, vous éviterez ces soucis, ces regrets que l'on éprouve. quand, à la fin de l'année on constate un manque d'équilibre irréparable dans le budget du ménage.

MAGALI.

NOTES LITTERAIRES.

ROSEMONDE GÉRARD.

Nous publions aujourd'hui, sur le désir d'une de nos lectrices, un fragment de l'Eternelle Chanson, le poème charmant de Rosemonde Rostand.

La renommée de cette délicate poétesse, au prénom délicieusement vieillot, est-elle venue jusque dans ce lointain pays, et sait-on qu'elle est la compagne d'Edmond Rostand, l'auteur universellement connu de Cyrano de Bergerac et de l'Aiglon, et qu'à elle seule, peut-être, il est redevable de ses lauriers ?

Sans elle, Cyrano de Bergerac, la pièce héroïque qui fut le coup de clairon du succès de son mari, n'eut, sans doute, jamais vu le feu de la rampe. Le directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin, à qui Rostand avait présenté son poème. reculait devant les frais énormes de la mise en scène qu'il comportait : doutant que le succès fut en proportion. Depuis un an le manuscrit dormait dans les cartons poudreux, lorsque Rosemonde apprit enfin la cause de ce silencieux oubli. Sans hésitation elle prit à sa charge tous les frais de décors, costumes, etc. Sa dot entière, $25,000, y passa.

Le soir même de la représentation, ne sachant encore quel accueil on ferait à la pièce, mais aveuglement confiante dans le talent de son mari, elle amenait au théâtre Jean et Marcel, ses deux enfants, pour qu'ils assistassent au triomphe de leur père.

Sa tendresse d'épouse vite inquiète ; elle cherche à éviter que le moindre heurt ne vienne blesser l'âme sensitive de celui dont elle dit :

Vous êtes mes espoirs et mes désespérances !
Vous êtes mes pensers très graves ou très fous !
Vous êtes mes bonheurs et toutes mes souffrances,
Car rien ne m'atteint plus que ce qui vient de vous.

M.

L'Eternelle Chanson

(Fragments)

Ceci est mon testament
Je vous laisse, ami cher, la très mignarde estampe
Que vous avez trouvé me ressembler beaucoup,
La mèche de cheveux qui frisait sur ma tempe,
Les médailles d'argent que je portais au cou
Et je vous laisse aussi ma robe de mousseline
Celle que vous aimez—mes souliers de satin
Et mon petit manchon et puis la capeline
Dont je m'emmitouflais pour sortir le matin.
Je vous laisse mes gants et une ombrelle rose
Et je vous laisse encore n'ayant pas autre chose,
Tous mes petits rubans de toutes les couleurs,
Le missel que pour vous je lisais à la messe,
L'anneau d'argent bruni, sceau de notre promesse
Et ma tombe, ami cher, avec toutes ses fleurs...

ROSEMONDE ROSTAND.

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES.

ENTREMETS DUCHESSE.

Préparez des tartines de pain sans croute largement beurrées et garnies de marmalade d'abricots, et placez-les au fond d'un moule uni, beurré. Saupoudrez de beaux raisins secs. Remettez un rang de tartines, recouvrez de raisins et remplissez ainsi le moule aux trois-quarts. Achevez de remplir à l'aide d'une crême faite avec deux cuillérées de farine, du lait et quatre jaunes d'œufs bien battus. Laissez imbiber fortement les tartines, tassez, mettez du beurre en petits morceaux à la surface, faites cuire au four en piquant quelquefois la lame d'un couteau dans le gâteau. Lorsqu'elle en sortira nette, démoulez le gâteau, laissez refroidir et couvrez d'une crême à la vanille. Décorez d'abricots en conserves et servez.

MÉRINGUES A LA CRÈME.

Fouettez six blancs d'œufs, très frais, jusqu'à ce qu'ils soient en neige. Mêlez y deux tasses de sucre en poudre et l'écorce d'un citron rapée. Immédiatement mettez cette pâte par cuillérées, sur une feuille de papier que vous aurez farinée, en les espaçant et en leur donnant la forme d'un petit œuf. Saupoudrez de sucre et mettez au fourneau doux huit ou dix minutes. Les meringues ne doivent pas dorer.

ENTRETIEN ET NETTOYAGE DES BROSSES.

Ne laver les brosses à habits que le moins possible et ne se servir pour cela que d'eau froide dans laquelle on verse une petite quantité d'ammoniaque. Evitez de mouiller le bois ; pour cela, il faut les faire sécher en les posant sur les crins et non sur le dos.
Le nettoyage préférable est le son très sec qui enlève très bien l'encrassement sans ramollir les crins.

BLANCHISSAGE DU LINGE.

Voici une recette qui, je l'espère, sera bien accueillie des ménagères.

Pour obtenir du linge très blanc on fait dissoudre à chaud deux livres de savon dans une petite quantité d'eau ; puis on verse dans une cuvette une douzaine de gallons d'eau froide, la solution ci-dessus de savon, une cuillérée d'essence de térébenthine, deux cuillérées d'ammoniaque. On brasse ce mélange à l'aide d'un bois très propre, puis on y plonge le linge à laver et on couvre la cuvette. Après deux ou trois heures on le retire, on le savonne et sans beaucoup d'efforts il acquiert une blancheur parfaite.

Il va sans dire que le procédé n'est pas applicable au linge de couleur.

TACHES DE BOUE.

Voici bientôt le dégel et avec lui les désagréables taches de boue. Il suffit souvent d'un coup de brosse pour les faire dispataîtra.

Cependant les étoffes délicates ne supportent pas facilement un frottement énergique, je conseillerais, dans ce cas, d'enlever la tache par le lavage à l'eau claire. Si ce moyen est insuffisant, on étendra dessus un peu de jaune d'œuf délayé dans une petite quantité d'eau. On frotte doucement jusqu'à disparition complète, puis on rince soigneusement à l'eau fraiche.

MON ALBUM.

L'amitié est le sentiment le plus pur et le plus profond parce que, libre dans la naissance, il le demeure dans son cours.

Les méchants envient et haïssent ; c'est leur manière d'admirer.

Ne rien attendre ; tout espérer.

Henri, cinq ans, apprend le Décalogue dans son cathéchisme : "Tu ne déroberas pas."

—Mademoiselle, dit-il à son institutrice, qu'est-ce que dérober ?

Sa petite sœur, Odette, quatre ans :

—C'est de ne pas ôter sa robe.

---

le bruit cessa. Seulement, je n'entendis bientôt plus qu'un pas de sentinelle. Au bout d'un quart d'heure, l'autre sentinelle cessa aussi de se promener. Un silence complet régnait autour de la tente.

"Je vis la toile osciller entre deux piquets, puis se soulever lentement, puis un visage espiègle et souriant apparaitre. C'était Flor. Elle me fit un petit signe de tête. Elle n'avait pas peur. Son corps souple et fluet passa après sa tête. Quand elle se mit sur ses pieds, ses beaux yeux noirs triomphaient.

"—Le plus fort est fait ! prononça-t-elle des lèvres seulement.

"Je n'avais pu retenir un léger mouvement de surprise, et ma duègne s'était encore éveillée. Flor resta deux ou trois minutes immobile, un doigt sur la bouche. La duègne était rendormie. Je pensais :

"—Il faudrait être fée pour dégager mon épaule et sa main.

"J'avais bien raison. Ma petite Flor était fée. Elle ne venait pas à moi elle allait vers la natte où dormait le chef, entre son sabre et son escopette. Elle se plaça devatn lui et le regarda un instant fixement. La respiration du chef devint plus tranquille. Flor se pencha sur lui au bout de quelques secondes, et appuya légèrement le pouce et l'index contre ses tempes. Les paupières du chef se fermèrent.

"Elle me regarda ; ses yeux pétillaient comme deux gerbes d'étincelles.

"—Et d'un, fit-elle.

"Le gitano ronflait toujours, la tête sur ses genoux.

"Elle lui posa la main sur le front, tandis que son regard impérieux le couvrait. Peu à peu les jambes du gitano s'allongèrent, et sa tête renversée toucha le sol, vous eussiez dit un mort.

"—Et de deux ! dit-elle.

"Restait ma terrible duègne. Flor prit avec elle plus de précautions. Elle s'approcha lentement, lentement, la couvant du regard comme le serpent qui veut fasciner l'oiseau. Quand elle fut à portée, elle étendit une seule main qu'elle tint étendue à la hauteur des yeux de l'Egyptienne. Je sentis celle-ci tressaillir intérieurement. A un moment, elle fit effort pour se dresser, Flor dit :

"—Je ne veux pas !

"La vieille poussa un grand soupir.

"La main de Flor descendit lentement du front à l'estomac, et s'y arrêta. Un de ses doigts faisait la pointe et semblait émettre je ne sais quel fluide mystérieux. Je sentais moi-même à travers le corps de la duègne l'influence étrange de ce fluide. Mes paupières voulaient se fermer.

"—Reste éveillée ! me commenda Flor avec un coup d'œil de reine.

"Les ombres qui voltigeaient déjà autour de mes yeux disparurent. Mais je croyais rêver.

"La main de Flor se releva, glissa une seconde fois au-dessus du front de la bohémienne, et revint pointer entre ses deux yeux. Tout le corps de la vieille s'affaissa. Je la sentis plus lourde.

"Flor était droite, grave, imperieuse. Sa main descendit encore pour se relever de nouveau. Au bout de deux ou trois minutes elle se rapprocha, et fit comme un mouvement de brusque aspersion au-dessus du crâne de la vieille. Ce crâne était de plomb.

"— Dors-tu, Mabel ? demanda-t-elle tout bas.

"— Oui, je dors répondit la vieille.

"Mon premier mouvement fut de croire à une comédie.

"Avant de regagner le campement, Flor avait pris de mes chevenx et de ceux d'Henri pour les mettre dans un petit médaillon qu'elle portait au cou. Elle ouvrit le médaillon et plaça les cheveux d'Henri dans la main inerte de la vieille.

"—Je veux savoir où il est, dit-elle encore.

"La vieille s'agita et gronda. J'eus crainte de la voir s'éveiller. Flor la poussa du pied rudement, comme pour me prouver la profondeur de son sommeil. Puis elle répéta :

"— Entends-tu, Mabel, je veux savoir où il est.

"—J'entends, reprit la bohémienne ; je le cherche, Quel est donc ce lieu ? une grotte ? un souterrain ? On l'a dépouillé de son manteau et de son pourpoint. Ah ! s'interrompit-elle en frissonnant, je vois ce que c'est. C'est une tombe !

"Tous mes pores rendirent une sueur glacée.

"— Il vit cependant ? interrogea Flor.

"—Il vit, répliqua Mabel. Il dort.

"—Et la tombe, où est-elle ?

"—Au nord du camp. Voilà deux ans qu'on y enterra le vieux Hadji. L'homme a la tête appuxée contre les os d'Hadji.

"—Je veux aller à cette tombe, dit Flor.

"Au nord du camp, répéta la vieille, la première fissure entre les roches ; une pierre à soulever, trois marches à descendre.

"—Et comment l'éveiller ?

"—Tu as ton poignard.

"—Viens ! me dit Flor.

"Et sans prendre aucune précaution, elle rejeta de côté de Mabel, qui tomba sur le sac de mousse. La vieille resta là comme une masse. Je vis avec stupéfaction qu'elle avait les yeux grands ouverts. Nous sortimes de la tente. Autour du féu, qui allait s'éteignant, il y avait un cercle de gitanos endormis. Flor avait pris à la main la lampe, qu'elle couvrait d'un pan de sa mante. Elle me montra une seconde tente au loin et me dit :

"—C'est là que sont les chrétiens.

"Ceux qui voulaient assassiner Henri, mon pauvre ami !

"Nous allâmes au nord du camp. Chemin faisant, Flor me fit détacher trois petits chevaux de la Galice qui paissaient les basses branches des arbres, retenus à des piquets par leur licou. Les gitanos ne se servent jamais de mules.

"Au bout de quelques pas, nous trouvâmes la fissure entre deux roches.

Nous nous y engageâmes. Trois degrés taillés dans le granit descendaient à l'entrée d'un caveau fermé par une grosse pierre que nos efforts réunis firent tomber. Derrière la pierre, la lueur de la lampe nous montra Henri à demi-dépouillé, plongé dans un sommeil de mort et couché sur la terre humide, la tête appuyée contre un squelette humain. Je m'élançai. J'entourai de mes bras, le cou d'Henri, je l'appelai. Rien !

"Flor était derrière nous.

"— Tu l'aimes bien, Aurore, me dit-elle ; tu l'aimeras mieux !

"—Réveille-le ! réveille-le ! au nom de Dieu, réveille-le !

"Elle prit les deux mains d'Henri après avoir déposé la lampe sur le sol.

"—Mon charme ne peu rien ici, répondit-elle ; il a bu le psaw des gypsies d'Écosse ; il dormira jusqu'à ce que le fer chaud ait touché le creux de ses mains et la plante de ses pieds.

"—Le fer chaud ! répétai-je sans comprendre.

"—Et dépêchons ! ajouta Flor, car maintenant je risque ma vie tout autant que vous deux !

"Elle souleva sa basquine et tira des plis de son jupon, alourdi par les morceaux de plomb cousu dans l'ourlet, un petit poignard à manche de corne.

"—Déchausse-le ! commanda-t-elle.

"J'obéis machinalement. Henri portait des sandales avec des guêtres de major. Ma main tremblait si fort que je ne pouvais délacer les courroies.

"—Vite ! vite ! répétait Flor.

"Pendant cela elle faisait rougir la pointe de son petit poignard à la flamme de la lampe. J'entendis un frémissement court : c'était le poignard brûlant qui s'enfonçait dans la paume de la main d'Henri. Le fer, mis au feu de nouveau, perça également le creux de l'autre main. Henri ne fit aucun mouvement.

"—A la plante des pieds ! s'écria ; vite ! vite ! il faut les quatre douleurs à la fois.

"La pointe du poignard sépara encore une fois la flamme de la lampe. Flor se mit à chanter un chant dans sa langue, inconnue. Puis elle piqua les pieds d'Henri dont les lèvres se crispèrent.

"—Je lui devais bien cela, disait Flor en guettant son réveil, cé cher jeune seigneur ! et à toi aussi, ma rieuse Aurore. Sans vous, je serais morte de faim. Sans moi vous n'auriez point pris cette route, c'est moi qui vous ai attirés dans le piège.

"Le psaw des sorcières d'Ecosse est fait avec le suc de cette laitue rousse et frisée que les Espagnols nomment "lechuga pequena," joint à une certaine quantité de tabac distillé et à l'extrait simple du pavot des champs. C'est un narcotique foudroyant. Quant à la manière de mettre fin à ce redoutable sommeil, qui ressemble à la mort, je vous dis ce que j'ai vu, ma mère. Les piqûres de fer rouge sans le chant bohême (au dire de ma petite Flor) ne produiraient absolument aucun résultat. De même que dans les contes hongrois que disait si bien ma jolie compagne, la clé du trésor d'Ofen ne saurait point ouvrir la porte de cristal de roche, si celui qui la porte ne connaissait point le mot-fée : "maramoradno."

"Quand Henri rouvrit les yeux, mes lèvres étaient sur son front. Il regarda autour de lui d'un air égaré. Nous eûmes chacune un sourire de sa pauvre bouche pâle. Quand ses yeux tombèrent sur le squelette du vieux Hadji, il reprit son air sérieux et froid.

"Oh ! oh ! dit-il, voici donc le compagnon qu'ils m'avaient choisi. Dans un mois, nous aurions fait la paire.

"—En route, s'écria Flor ; il faut qu'au lever du soleil nous soyons hors de la montagne.

"Henri était déjà debout.

"Les petits chevaux nous attendaient à l'entrée de la fissure. Flor se mit en avant comme guide, car elle était déjà venue plusieurs fois en ce lieu. Nous commençâmes à gravir au clair de la lune les derniers sommets du Baladron. Au soleil levant, nous étions en face de l'Escurial. Le soir, nous arrivions dans la capitale des Espagnes.

"Je fus bien heureuse, car il fut convenu que Flor resterait avec nous Elle ne pouvait retourner avec ses frères après ce qu'elle avait fait. Henri me dit :

"—Ma petite Aurore tu auras une sœur.

"Ceci alla très-bien pendant un mois. Flor avait désiré être instruite dans la religion chrétienne ; elle fut baptisée au couvent de l'Incarnation, et fit sa première communion avec moi dans la chapelle des mineures. Elle était pieuse à sa façon et de bon cœur ; mais les religieuses de l'Incarnation, dont elle dépendait en sa qualité de convertie, voulaient une autre piété.

"Ma pauvre Flor, ou plutôt Maria de la Santa-Cruz, ne pouvait leur donner ce qu'elle n'avait point.

"Un beau matin, nous la vimes avec son ancien costume de gitana. Henri se mit à sourire et lui dit :

"— Gentil oiseau, tu as bien tardé à prendre ta volée.

"Moi je pleurais, ma mère, car je j'aimais, ma chère petite Flor. je l'aimais de toute mon âme !

"Quand elle m'embrassa, les larmes lui vinrent aux yeux aussi, mais c'était plus fort qu'elle. Elle partit en promettant bien de revenir. Hélas ! le soir je la vis sur la Plazza-Santa, au milieu d'un groupe de gens du peuple. Elle dansait au son d'un tambour de basque, avant de dire la bonne aventure aux passants.

"Nous demeurions au revers de la calle Real, dans une petite rue de modeste apparence dont les derrières donnaient sur de vastes et beaux jardins.

"C'est parce que je suis Française, ma mère, que je ne regrette pas à Paris le climat enchanté de l'Espagne.

"Nous ne souffrions plus de besoin, Henri avait pris sa place tout de suite parmi les premiers ciseleurs de Madrid. Il n'avait pas encore cette grande renommée qui lui eût permis de faire si facilement sa fortune, mais les armu-

(Suite à la 6ième page.)

Le Courrier de l'Ouest

Edmonton, Alberta,

Jeudi, 1 Mars 1906

LES EFFETS D'UN BON GOUVERNEMENT.

Voyageur de profession ou voyageur d'occasion, tout homme qui pérégrine à travers le Canada, fût-il le moins perspicace des observateurs, aperçoit partout les signes les plus évidents d'une prospérité sans exemple. Le progrès est manifeste sur tous les points du pays, du nord au sud, de l'est à l'ouest, de l'Atlantique au Pacifique. L'agriculture, l'industrie et le commerce ressentent les mêmes effets d'une même cause qui leur imprime un essor vigoureux, les pousse de l'avant.

Il est non moins remarquable que ce progrès général, malgré ses dehors brillants, est encore plus réel qu'apparent. C'est un progrès solide et effectif, où l'on ne voit rien de factice ni d'artificiel, rien qui ressemble à une activité fiévreuse ou passagère, rien qui tienne du *boom*.

Le développement des chemins de fer est une des preuves les plus tangibles de la prospérité d'un pays. Et pourquoi ? Ces compagnies ont une grande prévoyance de l'avenir; elles y sont tenues. Comme elles n'aiment pas à risquer leurs capitaux sans raison bonne et valable, elles doivent apprendre à interpréter les signes des temps. Quand on les voit consacrer de grands capitaux à la construction de nouveaux chemins—dont les intérêts ne commenceront à courir qu'au bout de plusieurs années et à seule condition que le commerce sera suffisant—on peut être assuré que les perspectives sont bonnes, que la prospérité est solide et durable.

En 1896, à l'avènement de l'administration Laurier, le Canada avait 16,214 milles de chemins de fer, avec un revenu brut de $50,374,295. En 1904, il y avait en Canada 19,431 milles de chemins de fer, avec un revenu brut de $100,219,436. De 1896 à cette année, l'augmentation dans le nombre de milles de chemins de fer à été d'environ 3,500 milles.

Mais les perspectives pour l'avenir annoncent un développement beaucoup plus considérable.

Dans cinq ans, le Canada aura en fait de chemins de fer, 7,500 de plus qu'à présent, soit environ 27,000 milles de chemins de fer en exploitation.

Des 7,500 milles projetés, les trois quarts sont déjà sous contrat.

Est-ce du temps des conservateurs qu'on pouvait espérer de si grandes choses?

Avec un peu de mémoire, et qui n'en a pas un brin, on se rappellera sans efforts le temps où les prédictions sinistres des politiciens tories obtenaient du succès et un ajournement à leur déchéance.

Par eux-mêmes, ils n'inspiraient pas une confiance illimitée ; mais leur langue médisante savait inspirer la peur des libéraux.

Le peuple s'aperçut un jour de l'abus que ces exploiteurs faisaient de sa bonne foi et, voulant se désabuser lui-même, il s'enhardit jusqu'à tenter l'essai d'un gouvernement libéral, malgré le frisson qui vous passait sur le corps rien qu'à entendre les prophéties de malheur et leurs lamentations.

Sir Wilfrid Laurier tient les rênes du pouvoir depuis 1896 : dix années de progrès merveilleux, dix années d'une prospérité croissante, dix années du plus éclatant démenti aux prédictions lugubres des Tupper et des autres tories.

Cette prospérité, nous la devons à la grande politique de Sir Wilfrid Laurier. Il nous a sortis de l'ornière croupissante où les conservateurs nous tenaient pour le grand avantage des monopoles et de leurs favoris.

L'Industrie laitière

L'Hon. W. T. Finlay, ministre de l'Agriculture, lors d'une convention de délégués représentant les douze beurreries établies par le gouvernement fédéral dans cette partie des Territoires qui est maintenant la province d'Alberta, a fait des déclarations très importantes, qui réjouiront nos cultivateurs.

Les délégués des beurreries étaient réunis à Edmonton pour demander au gouvernement provincial de prendre la direction de l'industrie laitière dans la province. Jusqu'ici, le gouvernement fédéral s'est occupé de cette industrie, mais maintenant que nous sommes érigés en province, notre département d'agriculture devra s'en charger. Le système établi par le gouvernement fédéral donne pleine et entière satisfaction et les résultats obtenus jusqu'ici sont très encourageants.

Aussi sera-t-on heureux d'apprendre que le système établi continuera de fonctionner de la même manière, comme l'a déclaré l'hon. W. T. Finlay. L'hon. ministre a aussi déclaré à la convention que le gouvernement mettrait de côté une certaine somme d'argent pour faire des prêts aux associations de cultivateurs, à certaines conditions, dans le but d'établir des beurreries. De plus, a dit M. Finlay, le gouvernement s'occupera du commerce du lard des volailles et des œufs, d'après le système établi par le gouvernement fédéral pour l'industrie laitière.

Le programme de notre ministre de l'agriculture nous permet d'augurer une ère nouvelle de progrès pour les différentes industries de la ferme. Les nouvelles beurreries qui s'établiront, grâce au généreux concours du département de l'agriculture, vont donner une vigoureuse poussée à l'industrie laitière : les stations d'emballage, (packeries) et les glacières (cold storage depots), que le département construira pour le commerce des œufs, des volailles et du lard, apporteront à nos cultivateurs plus de facilité à écouler ces produits, à des prix meilleurs, et augmenteront les revenus de la ferme de ce côté.

L'hon. premier-ministre et l'hon. Dr. de Veber, ministre sans portefeuille, qui étaient présents à la convention, ont pleinement approuvé la politique du ministre de l'agriculture et lui ont promis leur concours pour l'aider à faire tout ce qui dépend du gouvernement pour faciliter le commerce aux cultivateurs et augmenter par tous les moyens les revenus de la ferme.



L'Académie St-Jean Baptiste

Un établissement de modeste apparence, au frontispice duquel se lit le nom pompeux *d'Académie St-Jean-Baptiste*, attire pour un instant les regard de ceux qui passent dans la dixième rue.

Qu'est-ce donc que cette Académie improvisée ? sortie pour ainsi dire de terre depuis quelques mois ?

Il sera facile, cher lecteur, de vous en faire l'histoire car son origine ne se perd point dans la nuit des temps et ses fondateurs ne sont point encore dans le pays des morts.

Au mois de Septembre dernier, deux religieuses, Fidèles Compagnes de Jésus, furent envoyées par leurs Supérieures, dans ces régions du Nord-Ouest pour y jeter les fondements de cette institution essentiellement française, afin de répondre au légitime désir de parents Canadiens-Français qui veulent conserver dans leur famille la langue de leurs ancêtres.

Les parents témoignèrent, de prime abord, leur confiance aux religieuses et plus de cinquante noms furent inscrits sur les registres.

Ces enfants ont été répartis en six sections afin de donner à chacun la facilité de concourir avec succès et de constater les progrès. Les enfants sont en général jeunes et les âges s'échelonnent de cinq à treize ans.

Dans la classe des plus jeunes, s'accomplit le travail long et ingrat de l'étude des lettres, de la formation des syllabes et de l'essai de lecture courante. Les éléments de l'arithméthique, l'écriture, quelques récitations et le chant adoucissent les labeurs de ces jeunes intelligences et leur font aimer les heures d'école.

Un temps spécial est aussi consacré à l'instruction religieuse.

La classe des élèves plus avancés est divisée en trois sections bien distinctes et dont le travail est différent.

La section C se compose d'enfants qui pouvant commencer à lire doivent tâcher de se familiariser avec les éléments de la grammaire française, les quatre opérations de l'arithmétique et l'écriture sous dictée.

La section B doit exécuter un travail plus sérieux des matières précédentes et étendre son programme, surtout en grammaire et en arithmétique. L'étude de l'histoire du Canada et de la géographie ainsi que des lectures expliquées sur diverses leçons de choses, font également partie du programme.

La section A embrasse l'étude complète de la grammaire française avec toutes ses difficultés, du cours complet d'arithmétique commerciale de l'histoire, de la géographie et de la composition française.

Tout enfant qui aura accompli le travail demandé dans ces diverses sections pourra emporter une connaissance solide du français et il lui sera facile, dès qu'il apprendra l'anglais, d'appliquer en arithmétique les principes théoriques qu'il aura appris dans sa langue maternelle.

Le travail de ces deux premiers trimestres a été satisfaisant et à l'examen que les enfants ont subi en décembre dernier, en présence de leurs parents, chacun a pu constater que les efforts des maitresses et des élèves sont en parfaite harmonie.

Nous espérons que cette œuvre si bien commencée pour la préservation de la langue française qui, au témoignage d'un écrivain, "est par excellence la langue de la science !"

Voilà donc ce qu'est cette Académie St-Jean-Baptiste ! Et s'il vous arrive de passer aux heures de récréation et de voir un essaim d'enfants tapageurs, vous comprendrez que ce sont de jeunes Canadiens-Français prenant leur ébats après les heures d'études.

UN AMI DU JEUNE AGE.

PRINCE RUPERT

Tel est le nom si euphonique et si approprié que le Grand Tronc Pacifique a adopté pour son terminus sur la côte du Pacifique. La population du Canada a ou l'avantage de donner ce nom à cette ville qui un jour, deviendra un des principaux ports de mer de la côte occidentale de l'Amérique, et 12,000 noms ont été envoyés par ceux qui ont pris part au concours. Le nom choisi est tout-à-fait approprié au Canada et est un des plus connus dans l'histoire des premiers temps de notre pays, alors que presque toute l'Amérique Britanique anglaise du Nord portait le nom de Terre du Prince Rupert. D'après les termes du concours le nom ne devait pas contenir plus de trois syllabes, ni plus de dix lettres, de sorte que le nom de Port Rupert envoyé par Mad. John Orme, de Bonnechere, Ontario, et par E. R. Kirkwood de Coppercliff, Ontario, répondait mieux que celui de Prince Rupert aux conditions imposées. Les juges du programme ont décidé toutefois que celui de " Prince Rupert " convenait mieux et ont accordé le prix de deux cent cinquante piastres à Mlle Eleanore MacDonald, de Winnipeg, Manitoba, qui était la seule ayant proposé ce nom. Le Grand Tronc Pacifique reconnaissant cependant le mérite des deux personnes ayant donné le nom de Port Rupert leur a accordé la même récompense.

Mais pourquoi Prince Rupert ? Qu'a à faire avec le Canada ce hardi aventurier, qui commanda un détachement de cavalerie il y a trois cents ans. Le Prince Rupert fut en réalité le premier magnat anglais ayant eu des intérêts au Canada.

Il fut un promoteur de la compagnie de la baie d'Hudson, et son premier Gouverneur, en 1670. En cette année Charles II accorda une charte au Prince et à dix-sept autres gentilhommes, les incorporant sous le nom de " The Governor and Compagny of Adventurers of England trading into Hudson's bay." Il leur donnait le privilège exclusif de la traite et du commerce sur toutes les mers sur tous les détroits, les baies, les rivières, les lacs, les criques, sous toutes les latitudes depuis l'entrée du détroit Hudson, de même que sur toutes les terres et les territoires, sur les contrées, les côtes et les rivages des mers, baies... etc., déjà nommés, qui n'étaient pas encore possédés par quelques sujets anglais, ou quelques sujets étrangers appartenant à un Prince ou à un Etat chrétien. Le premier établissement qui fut fait sur le territoire ainsi concédé fut à la baie James.

Le Prince Rupert naquit en 1619, et était le fils de Frédérick, V., Electeur-Palatin et d'Elizabeth, fille ainée de Jean I, d'Angleterre. Ce fut un homme d'une grande bravoure, mais il manqua en même temps de sagesse. A 13 ans, il prit part au siège de Rheinberg et à 18 ans il commandait un régiment de cavalier en service actif. Au commencement de la guerre civile, en Angleterre il fut encore placé à la tête d'un régiment de cavalerie et prit part à plusieurs batailles. Malgré une erreur qu'il commit à Marston Moor, il fut bientôt nommé commandant de toutes les troupes royales. Après la défaite de Nasaby, le 14 juin, 1645, il se retira à Bristol, mais rendit la ville le 22 août. Le roi le fit alors dégrader pour le punir de cette action. En 1648, la flotte anglaise manquant d'hommes compétents pour la commander, il fut nommé à ce poste. Blake le bloqua dans le port de Kinsale et en octobre 1648, il s'ouvrit un passage à travers la flotte ennemie et s'enfuit à Lisbonne. Blake le poursuivit et il ne fut sauvé que par l'assistance du Roi du Portugal. Il se rendit ensuite aux Indes anglaises, mais après la restauration de Charles II il fut fait Conseiller Privé, et servit sous le duc d'York contre les Belges. Il fut ensuite gouverneur du château Windsor, où, durant les neuf dernières années de sa vie, il se consacra à des recherches scientifiques. Il mourut le 29 novembre 1682.

Indignation Conservatrice

Les conservateurs essaient de faire du bruit à propos de l'incident Pringle dans Assiniboia-Ouest qui a empêché leur candidat de se présenser.

M. Pringle remit à l'officier-rapporteur pour se faire mettre en nomination, un bulletin de présentation irrégulièrement signé.

Lorsque vint le temps de déclarer les candidats, l'officier-rapporteur refusa de déclarer M. Pringle, candidat et proclama élu par acclamation, M. Knowles.

Les conservateurs sont furieux et disent que l'officier-rapporteur aurait dû prévenir M. Pringle de son erreur quand il était temps encore d'y porter remède.

Cette prétention ne tient pas debout surtout à la lueur des précédents.

On n'a pas oublié la fameuse affaire Baird, qui, en 1887, a occupé toute la session.

M. Baird, conservateur, se présentait dans le comté de Queen's, N. B., contre M. King, libéral. Celui-ci fit son dépôt à l'officier-rapporteur par l'entremise d'une personne autre que son agent autorisé.

L'officier-rapporteur reçut le dépôt, mit M. King en nomination, l'élection eut lieu, M. King, libéral, eut la majorité des votes.

Alors seulement l'officier-rapporteur songea à l'irrégularité en question et envoyé en parlement le tory, M. Baird, qui avait reçu la minorité des votes.

Voilà comment on faisait sous les torys pour voler une élection.

BEAUMONT

PRECIS HISTORIQUE.
(Suite)

PREMIER CURÉ RÉSIDANT

Au printemps 1896, le Rév. Médéric Beauparlant, prêtre du diocèse de Montréal, sur la demande de Mgr. Grandin et avec l'assentiment de son ordinaire, Mgr. Fabre, vint prendre la direction de la paroisse et travailler au parachèvement de l'église et à la construction d'un presbytère. Tout l'été durant, M. Beauparlant eut sa chambre chez M. Louis Chartier.

Durant ce temps on travaillait activement à la construction du presbytère et grâce aux générosités de M. l'abbé Morin et d'un ami, M. Laurencelle, gérant de la banque Jacques-Cartier à Edmonton, qui donna 3,000 pieds de bois, dès le 1er novembre 1896, M. le curé pouvait s'installer dans son presbytère. La mission d'Edmonton, dont le Supérieur alors était le Rév. Père Leduc, O. M. I., se chargea de meubler la nouvelle maison du prêtre.

PREMIÈRE VISITE PASTORALE.

En mars, 1897, Mgr. Grandin honora la nouvelle paroisse de sa première visite pastorale. Monseigneur était accompagné du Rév. Père Lemarchand et du Fr. Landry. Sa Grandeur donna la confirmation à vingt-trois personnes et dans une allocution qu'il fit, Monseigneur se déclara satisfait des débuts, constatant avec plaisir que la population avait augmenté, encourageant les paroissiens à poursuivre les travaux de l'église, du presbytère, à leur honneur et utilité, aussi ai bien de la religion et à la gloire de Dieu. En ce mois de mars de la même année se faisait une première vente de bancs avec beaucoup de satisfaction.

Au mois de juin, 1897, on apprit avec plaisir que le gouvernement donnerait désormais un service de malle deux fois la semaine, le mardi et le samedi, et que notre courrier serait laissé à Ellerslie, huit milles de distance.

La nouvelle petite paroisse avait son prêtre résidant dans un presbytère pauvre, c'est vrai, pourtant assez confortable ; son église qui, loin d'être fini, était convenable au culte.

L'immigration allait son train, de nouveaux colons arrivaient qui surent remplacer les quelques familles, qui, à cette époque, prirent de découragement, s'embarquèrent pour d'autres cieux. A cette époque, parait-il, il fallait un courage à toute épreuve pour persister à vivre dans le pays. Chacun n'avait encore que quelques arpents de terre en culture, et divers accidents survenant, la récolte manquait, les marchés pour l'écoulement des produits ne faisaient que s'ouvrir, de sorte qu'on n'avait à peine de quoi se vêtir, et sans le lièvre qui abondait, bon nombre auraient été obligé de jeûner plus souvent qu'il n'aurait voulu.

A l'automne 1897, on résolut de faire quelques travaux à l'église, mais, comme les fonds étaient bien maigres encore on s'adressa à Monseigneur de Saint-Albert, qui voulut bien fournir le bois nécessaire pour la confection de la voûte et envoya deux frères ouvriers pour la construire. Tout semblait bien aller ; mais voilà qu'à la fin de décembre 1897 M. Beauparlant fit un voyage à Montréal d'où il ne revint pas.

Et pour dix mois le presbytère fut désert, les paroissiens durent se contenter d'une messe par mois donnée par un Père Oblat de la mission d'Edmonton.

J. A. O.

(A suivre.)

Cette semaine ont eu lieu les quarante-heures et beaucoup de fidèles ont pris part à cette dévotion.

M. Guillerie vient de nous quitter pour un emploi obtenu à l'hôtel St. Germain, à Leduc.

M. Elzéar Paré, de Strathcona, est venu passer le dimanche à Beaumont.

M. Guisse, d'Edmonton, est actuellement au milieu de nous, ayant l'intention de s'établir.

M. Mezier a le bonheur de compter un fils de plus dans sa famille.

M. Trudel, de St. Emile, est venu passer quelques jours à Beaumont, visitant M. C. Dubord, A. Dubord L. Lachapelle et sa fille, Mlle Donalda Trudel.

M. Girard et les demoiselles Girard sont venus passer la journée de dimanche à Beaumont.

Il n'y a dans cette vie d'autre ambition raisonnable qu'une mort chrétienne.



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des terres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

Le Révérend Père Jan de Retour à Edmonton.

(Communiqué)

Jeudi dernier, 22 février, le Révérend Père Jan rentrait à Edmonton, après un séjour de quelques semaines dans l'île Vancouver, où il a pris un repos que nécessitait sa santé.

La nouvelle de cette arrivée se répandit promptement dans la paroisse Saint-Joachim dont le Révérend Père est chargé.

Les enfants des écoles catholiques offrirent, dès le lendemain, leurs souhaits de bienvenue. Ce fut d'abord l'école française, connue sous le nom d'*Académie St-Jean-Baptiste*, et exclusivement fréquentée par des enfants canadiens-français. Ceux-ci, par des chants improvisés pour la circonstance, exprimèrent l'espoir que leur Vénéré Père jouirait désormais de la plus parfaite santé sous le beau ciel de la capitale d'Alberta. M. Eugène Lemire lut une adresse au nom de tous, dans laquelle des sentiments de joie et de filiale affection étaient exprimés en un langage simple, mais bien sincère. D'autres chants et une récitation poétique, bien interprétée par M. Henri Fairbanks, complétèrent la petite séance.

Le Révérend Père Jan adressa ensuite quelques paroles aux enfants, les félicitant de leurs progrès dans la langue française et les encourageant à faire bon usage des avantages mis à leur disposition. Il donna un congé pour l'après-midi et chaque élève apprécia ce don à sa juste valeur, surtout en un jour de février où le soleil brille et la température est des plus attiédie !

Vers deux heures de l'après-midi, le Révérend Père Jan faisait son entrée dans une des salles de l'école Saint-Joachim, transformée et décorée pour cette réception. Un programme, long et choisi, fut exécuté avec beaucoup d'entrain. Les plus jeunes éléves, Mesdemoiselles Kirkpatrick, McDonald et Manuel amusèrent beaucoup par la simplicité avec laquelle elles exécutèrent les rôles qui leur avaient été assignés. Plusieurs morceaux de musique à huit mains firent preuve du talent des jeunes musiciennes, et Mesdemoiselles Bessie Scott et Irène Kelly rendirent *El Traviata*, de Verdi, d'une manière brillante.

Mlle Mary Smith se fit l'interprète des sentiments de toutes ses compagnes en lisant l'adresse. Cette adresse était enfermée dans une couverture décorée avec art de deux médaillons, représentant, l'un l'église et le couvent; l'autre, quelque paysage de l'île Vancouver et un bouquet de violettes, fleurs printanières déjà en pleine floraison dans cette région de l'Ouest.

Le Révérend Père remercia les enfants de la charmante réception qu'elles venaient de lui faire et leur raconta quelques incidents de son voyage. Il leur dit entre autre, qu'ayant visité plusieurs écoles, il n'en avait trouvé aucune sur un aussi bon pied que la leur.

La dernière heure de cette après-midi fut joyeusement employée par tout ce groupe de jeunes filles qui étaient heureuses de faire trève, au moins pour quelques instants, avec leurs livres d'étude.

Les dames de la paroisse ne se bornèrent point, comme les enfants, à de simples compliments ; elles offrirent quelque chose de plus substantiel.

Mme Silver, Mlles McAllister et Connelly se présentèrent au presbytère avec cent dix-sept piastres qu'elles avaient ramassées pour l'achat d'un ornement d'église.

La Société des Enfants de Marie, dont le Révérend Père Jan est le Directeur, profita de sa réunion mensuelle pour présenter à son tour un hommage respectueux. Cette Société est composée de l'élite des jeunes filles de la paroisse et procure, par le bon esprit et le dévouement de ses membres, la consolation de son vénéré directeur.

Les élèves du cours primaire de l'école Saint-Joachim n'ont pas voulu se laisser surpasser par leurs ainés, aussi ont-ils sollicité une visite pour le lundi vers dix heures et demie. Les chants et les compliments se sont succédés avec une profusion qui ne laissait rien à désirer.

Puisque, selon les *témoignages* qui en ont été donnés, le retour du Révérend Père Jan est un grand sujet de joie pour tous ceux qui sont à même d'apprécier son dévouement de prêtre dans cette paroisse, où il travaille depuis sept ans, nous espérons que l'Auteur de tout bien rendra cette joie complète en donnant au zélé missionnaire les forces physiques qui lui *permettront de soutenir*, pendant de longues années, *son œuvre apostolique* à la tête de la paroisse Saint-Joachim d'Edmonton.

UN TOURISTE.

Le blé de l'Ouest

Ce que projetent les sociétés co-opératives de la Grande-Bretagne

Londres, 16—Le rapport de la délégation de la Scottish Co-operative Wholesale Society envoyée au Canada dernièrement, ne manque pas d'intérêt.

Les sociétés co-opératives de la Grande-Bretagne représentent plus d'un million de dollar de capital. Les siciétés co-opératives d'Ecosse, à elles seules, possèdent des moulins qui moulent 70,000 minots de blé par semaine. Le rapport de la délégation recommande fortement l'ouverture d'une succursale à Winnipeg, pour l'achat direct de deux millions de minots de blé canadien par année, ce qui constituerait une épargne de $25,000 par année et rendrait la société indépendante des manipulations des spécualteurs américains.

La délégation conseille aussi l'achat de 10,000 acrés de terre dans la Saskatchewan, et cet avis sera probablement suivi. D'autre sociétés co-opératives se proposent de suivre cet exemple, et leur action aura des résultats commerciaux importants.

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

riers intelligents appréciaient son habileté.

"Ce fut une période de calme et de bonheur. Flor venait les matins. Nous *causions. Elle regrettait* de ne plus être ma compagne, mais quand je lui proposais de reprendre notre vie d autrefois, elle se sauvait en riant.

"Une *fois*, Henri me dit :

"Aurore, cette enfant n'est pas l'amie qu'il vous faut.

"Je ne *sais* ce qui eut *lieu*, Flor ne vint plus que de loin en loin. Nous étions plus froides en face l'une de l'autre. Quand Henri, mon ami a parlé, c'est mon cœur qui obéit. Les cohses et les personnes qu'il n'aime plus cessent de me plaire.

"*Ma mère, n'est-ce pas ainsi* qu'il faut aimer ?

"Pauvre petite Flor, si je la voyois je ne pourrais cependant m'empêcher de tomber dans ses bras...

"...Que je vous dise, ma mère, une chose qui précéda bien peu le départ de mon ami, car je devais éprouver bientôt la plus grande douleur de ma vie ; Henri allait me quitter, j'allais rester seule et longtemps, bien longtemps sans le voir. Deux ans, ma mère, deux ans, comprenez-vous cela ? Moi qui, chaque matin, m'éveillais par son *baiser de père ! moi qui n'avais jamais* été un jour entier sans le voir ! Quand je songe à ces deux années, elles me semblent slus longues que tout le reste de mon existence.

"Je savais qu'Henri amassait un petit trésor pour entreprendre un voyage ; il devait visiter l'Allemagne et l'Italie. *La France seule lui était fermée*, et j'ignorais pourquoi. Les motifs *de ce voyage étaient ausei un secret pour moi.*

"Un jour qu'il était sorti dès le matin, selon sa coutume, j'entrai chez lui *pour mettre sa chambre en ordre.* Son *secrétaire était ouvert,* un secrétaire dont il emportait toujours la clé. Sur la table du *secrétaire*, il y *avait* un paquet de *papiers dans une enveloppe* jaunie par le temps. A cette enveloppe pendait deux cachets pareils portant *des armoiries* avec un mot letin pour devise : "Adsum." Mon confesseur, à qui je demandai l'explication de ce mot, me répondit ; "J'y suis" !

"*Vous vous souvenez, ma mère ?* quand Henri, mon ami, courut après moi à Venasque, il prononça ces mots *en se ruant sur mes ravisseurs* ;

"J'y suis ! j'y suis !

"L'enveloppe portait un troisième sceau qui semblait appartenir à une *chapelle ou à une église. J'avais* déjà vu ces papiers une fois. Le jour où nous nous échappâmes de la maison du bord de l'Arga, en sortant de Pampelune, ce fut pour ravoir ce paquet précieux qu'Henri voulut retourner à la ferme.

"Quand il le retrouva intact, sa figure *rayonna* de joie. Je me rappelais tout cela.

"Auprès du paquet, dont l'enveloppe ne montrait aucune écriture, il y avait une sorte de liste, *écrite récemment.* Je fis mal, je la lus. Hélas ! ma mère, *j'avais tant d'envie de savoir pourquoi mon ami Henri me quittait. La liste* ne m'apprit rien que des *noms* et des demeures. Je ne connaissais aucun de ces noms. *C'étaient* sans doute ceux des gens qu'Henri devait voir dans son voyage.

"La liste était ainsi faite ;

"1. Le capitaine Lorrain.—Naples.
"2. Staupitz.—*Nuremberg.*
"3. Pinto.—Turin.
"4. El Matador.—Glasgow.
"5. Joël de Jugan.—*Morlaix.*
"6. Faënza.—Paris.
"7. Saldagne.—Paris.

"Puis deux numéros encore qui n'avaient point de *noms* au bout : les numéros 8 et 9.

V

OU AURORE S'OCCUPE D'UN PETIT MARQUIS.

"Je veux vous finir tout de suite, ma mère, l'aventure de cette liste.

"*Quand Henri revint* de son voyage, après deux ans, je revis la liste. Bien des noms y étaient effacés, sans doute les noms de ceux qu'il avait pu joindre. Par contre, il y avait deux noms nouveaux qui remplissaient les blancs.

"Le capitaine Lorrain était effacé, le numéro 1.—Le numéro 2, Staupitz, avait une large barre ; Pinto aussi, le Matador aussi, Joël de Jugan de même. Ces cinq barres étaient à l'encre rouge. Faënza et Saldagne restaient intacts. Le numéro 7 portait le nom de Peyrolles : le numéro 9, celui de Gonzague, tous deux de Paris.

"...Je fus deux ans sans le voir, ma mère. Que fit-il pendant ces deux années, et pourquoi sa conduite fut-elle *toujours un mystère pour moi ?*

"Deux siècles, deux longs siècles ! Je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre tant de jours sans mon ami. Si *l'on me séparait de lui maintenant,* je suis bien sûre que je mourrais. J'étais retirée au couvent de l'Incarnation. *Les religieuses furent* bonnes pour moi; mais elles ne pouvaient pas me consoler. Toute ma joie s'était envolée avec mon ami. Je ne savais plus ni chanter ni sourire.

"Oh ! mais quand il revint, que je fus bien payée de ma peine. Ce long martyr était fini. Mon père chéri, mon ami, mon protecteur m'était rendu, je n'avais point de parole pour lui dire combien j'étais heureuse.

"Après le premier baiser, il me regarda, et je fus étonnée de l'expression que prit son visage.

"—Vous voilà grande, Aurore, me dit-il, et je ne pensais pas vous retrouver si belle.

"J'étais donc belle ! il me trouvait belle ! La *beauté est un don de Dieu*, ma mère : je remerçiai Dieu dans mon cœur. J'avais seize ou dix-sept ans quand il me dit cela. Je n'avais pas encore deviné, qu'on put éprouver tant de bonheur à s'entendre dire : Vous êtes belle. Henri ne l'avait pas encore dit.

"Je sortis du couvent de l'Incarnation le jour même, et nous retournâmes à notre ancienne demeure. Tout y était bien changé.

"Nous ne devions plus vivre seuls, Henri et moi, j'étais une demoiselle.

"Je trouvai à la maison une bonne vieille femme, Françoise Berrichon, et son petit-fils Jean-Marie.

"La vieille Françoise dit en me voyant ;

"Elle lui ressemble !

"—A qui ressemblais-je ? Il y a des choses sans doute que je ne dois pas savoir, car on a été à mon égard d'une discrétion inflexible.

"Je pensai tout de suite, et cette opinion s'est fortifiée en moi depuis, que Françoise Berrichon était quelque ancienne servante de ma famille. Elle a dû connaître mon père ; elle a dû vous connaître, ma mère ! Combien de fois n'ai-je pas essayé de savoir. Mais Françoise, qui parle si volontiers d'ordinaire, devient muette dès qu'on aborde certains sujets.

"Quant à son petit-fils Jean-Marie, il est plus jeune que moi et ne sait pas.

"Je n'avais pas revu ma petite Flor une seule fois au couvent de l'Incarnation. Je la fis chercher aussitôt que je *fus libre*. On me dit qu'elle avait quitté Madrid. Cela n'était pas, car je la vis peu de jours après chantant et dansant sur la Plaza-Santa. Je m'en plaignis à Henri, qui me dit ;

"—On a eu tort de vous tromper, Aurore. On a bien fait de ne pas vous *rapprocher de cette pauvre enfant.* Souvenez-vous qu'il y a des choses qui éloigneraient de vous ceux que vous devez aimer.

"Qui donc dois-je aimer ?

"Vous, ma mère, vous d'abord, vous surtout. Eh bien ! vous déplairait-il *que j'eusse de l'affection pour ma première amie, de la reconnaissance pour* celle qui dous sauva d'un grand péril ? *Je ne crois pas cela.* Ce n'est pas ainsi que je vous aime.

"Mon ami s'exagère vos sévérités. Vous êtes bonne encore plus que fière. Et puis je vous *aimerai* si bien ! Est-ce que mes caresses vous laisseront le temps d'être sévère.

"J'étais donc une demoiselle. On me servait. Le petit Jean-Marie *pouvait* passer pour mon page. La vieille Françoise me tenait fidèle compagnie. J'étais *bien moins seule qu'autrefois* ; j'étais bien loin d'être aussi heureuse.

"Mon ami avait changé ; ses manières n'étaient plus les mêmes ; je le *trouvais froid toujours, et parfois bien* triste. Il semblait qu'il y eût désormais une barrière entre nous.

"Je vous l'ai dit, ma mère, une explication avec Henri, était chose impossible. Henri garde mon secret, même vis-à-vis de moi. Je devinais bien qu'il souffrait et qu'il se consolait par le travail. De tous côtés on venait solliciter son aide. L'aisance était chez nous, presque le luxe. Les armuriers de Madrid *mettaient en quelque sorte* le Cincelador aux enchères.

"Medina-Sidonia, le favori de Philippe V, avait dit : "J'ai trois épées : la première est d'or, je la donnerais à mon ami ; la seconde est ornée de diamants, je la donnerais à ma maîtresse; *la troisième est d'acier bruni, mais* el Cincelador l'a taillée, je ne la donnerais qu'au roi."

"Les mois s'écoulèrent. Je pris de la tristesse. Henri s'en aperçut et devint malheureux.

"Ma chambre donnait sur ces immenses *jardins qui étaient* derrière la calle Réal. Le plus grand et le plus beau de ces jardins appartenait à l'an*cien palais du duc d'Ossuma, tué en duel par M. de Favas,* gentilhomme de la reine. Depuis la mort du maître, le palais était désert.

"Un jour je vis se relever les jalousies tombées. Les salles vides s'emplirent de meubles somptueux, et de *magnifiques draperies flottèrent* aux croisées. En même temps, le jardin abandonné s'emplit de fleurs nouvelles. Le palais avait un hôte.

"*J'étais curieuse comme* toutes les recluses. Je voulus savoir son nom. Quand j'appris le nom, il me frappa ; celui qui venait habiter le palais d'Ossuma se nommait Philippe de Mantoue, prince de Gonzague.

"Gonzague ! j'avais vu ce nom sur la liste de mon ami Henri. *C'était* le second des deux noms inscrits pendant le voyage. C'était le dernier des quatre qui restait : Faënza, Saldagne, Peyrolles et Gonzague.

"Je pensai que mon ami Henri devait être l'ami de *ce grand seigneur*, et je m'attendis presque à le voir.

"*Le lendemain*, Henri fit clouer des jalousies à mes fenêtres qui n'en avaient point.

"—Aurore, me dit-il, je vous prie de ne vous point montrer à ceux qui viendront se promener dans le jardin.

"Je confesse, ma mère, qu'après cette défense, *ma curiosité* redoubla.

"Il n'était pas difficile d'avoir des renseignements sur le prince de Gonzague : *tout le monde parlait de lui.*

"C'était l'un des hommes les plus riches de France, et l'ami particulier du régent. Il venait à Madrid pour une mission intime. On le traitait en ambassadeur ; il avait une cour.

"Tous les matins, le petit Jean-Marie *venait me raconter ce qui se disait* dans le quartier. Le prince était beau, le prince avait de belles maîtresses jetait les millions par la fenêtre. Ses compagnons étaient tous de jeunes fous qui faisaient dans Madrid des *équipées nocturnes,* escaladant les bal*cons, brisant les lanternes, défonçant* les portes et battant les tuteurs jaloux.

"*Il y en avait un qui avait dix-huit ans à peine, un démon ! il se nommait* le *marquis de Chaverny.*

"On le disait frais et rose comme une jeune fille, et l'air si doux ! de *grands cheveux blonds sur un front* blanc, une lèvre imberbe, des yeux espiègles comme ceux des jeunes filles. C'était le plus terrible de tous ! Ce chérubin troublait tous les cœurs des senoritas de Madrid.

"Par les fentes de ma jalousie, moi, je voyais parfois sous les ombrages de ce beau jardin d'Ossuma, un jeune gentilhomme à la mine *élégante*, à la *tournure un peu efféminée, mais ce ne pouvait être ce diablotin de Chaverny.* Mon petit gentilhomme avait l'appa-

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson.

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young.

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT : DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRÉSORIER PROVINCIAL : L'Hon. A. C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par intérim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE

ORATEUR : sera nommé à l'ouverture de la première session.

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir "A", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

A Nos Lecteurs.

Nous expédicrons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

rence si sage et si modeste ! Il se promenait dès le matin. Ce Chaverny, lui, devait se lever tard, après avoir passé la nuit à mal faire.

"Tantôt sur un banc, tantôt couché dans l'herbe, tantôt allant pensif et la tête inclinée, mon petit gentilhomme avait presque toujours un livre à la main. C'était un adolescent studieux.

"Ce Chaverny ne se fût pas ainsi embarassé d'un livre !

"Il y avait là impossibilité. Ce petit gentilhomme était exactement l'opposé de M. le marquis de Chaverny, à moins que la renommée n'eût déplorablement calomnié monsieur le marquis.

"La renommée n'avait eu garde. Mais mon petit gentilhomme était cependant bien le marquis de Chaverny.

"Le diablotin, le démon ! Je crois que je l'aurais aimé si Henri n'eût point été sur terre.

"Un bon cœur, ma mère, un cœur perdu par ceux qui égaraient sa jeunesse, mais noble encore, ardent et généreux. Je pense que le vent avait dû soulever par hasard un coin de ma jalousie, car il m'avait vue, et, depuis lors, il ne quittait plus le jardin.

"Ah ! certes, je lui ai épargné bien des folies ! Dans le jardin, il était doux comme un petit saint. Tout au plus s'enhardissait-il parfois jusqu'à baiser une fleur cueillie qu'il lançait ensuite dans la direction de ma fenêtre.

"Une fois, je le vis venir avec une sarbacane : il visa ma jalousie, et très-adroitement il fit passer un petit billet à travers les planchettes.

"Le charmant petit billet, si vous saviez, ma mère ! Il voulait m'épouser, et me disait que j'arracherais une âme à l'enfer. J'eus grand'peine à me retenir de répondre, car c'eût été là une bonne œuvre. Mais la pensée d'Henri m'arrêta, et je ne donnai même pas signe de vie.

"Le pauvre petit marquis attendit longtemps, les yeux fixés sur ma jalousie, puis je le vis essuyer sa paupière, où sans doute il y avait des larmes. Mon cœur se serra, mais je tins bon.

"Le soir de ce jour, j'étais au balcon de la tourelle en colimaçon qui flanquait notre maison, à l'angle de la *calle Réal*. Le balcon avait vue sur la grande rue et sur la ruelle obscure. Henri tardait ; je l'attendais, j'entendis tout à coup que l'on parlait à voix basse dans la ruelle. Je me tournai. J'aperçu deux ombres le long du mur : Henri et le petits marquis. Les voix s'élevèrent.

"—Savez-vous à qui vous parlez, l'ami ? dit fièrement Chaverny. Je *suis le cousin de M. le prince de Gonzague !*

"A ce nom, l'épée d'Henri sembla sauter d'elle-même hors du fourreau.

"Charverny dégaîna de même, et se mit en garde d'un petit air crâne. La lutte me sembla si disproportionnée, *que je ne pus m'empêcher de crier :*

"—Henri, Henri, c'est un enfant.

"Henri baissa aussitôt son épée. Le *marquis de Chaverny* me salua, et je l'entendis qui disait :

"—Nous nous retrouverons.

"J'eus peine à reconnaitre Henri quand il rentra l'instant d'après. Sa figure était toute bouleversée. Au lieu de me parler, il se promenait à grands *pas dans la chambre.*

"—Aurore, me dit-il enfin d'une voix changée, je ne suis pas votre père.

"Je le savais bien. Je crus qu'il allait poursuivre, et j'étais tout oreilles. Il se tut. Il reprit sa promenade. Je le vis qui essuyait son front en sueur,

"—Qu'avez-vous donc, mon ami ? demandai-je bien doucement.

"Au lieu de répondre, il interrogea lui-même et me dit :

"—Connaissez-vous ce gentilhomme ?

"Je dus rougir un peu en répondant.

"—Non, bon ami, je ne le connais pas.

"Et pourtant, c'était la vérité. Henri reprit après un silence :

"—Aurore, je vous avais priée de de tenir vos jalousies closes.

"Il ajouta, non sans une certaine nuance d'amertume dans la voix :

"—Ce n'était pas pour moi, c'était pour vous.

"J'étais piquée ; je répondis :

"Ai-je donc commis quelque crime pour être obligée de me cacher toujours *ainsi ?*

"—Ah ! fit-il en se couvrant le visage de ses mains, cela devait venir ! *Que Dieu ait pitié de moi !*

"Je compris seulement alors que je l'avais blessé. Les larmes inondèrent ma joue.

"—Henri, mon ami, m'écriai-je, pardonnez-moi !

"—Et que faut-il vous pardonner, Aurore ? s'écria-t-il en relevant sur moi son regard étincelant.

"—La peine que je vous ai faite, Henri. Je vous *vois triste, je dois avoir tort.*

"Il s'arrêta tout à coup pour me regarder encore.

"—Il est temps ! murmura-t-il.

"Puis il vint s'asseoir auprès de moi.

"—Parlez franchement et ne craignez rien. Aurore, dit-il ; je ne veux qu'une chose en ce monde, votre bonheur. Auriez-vous quelque peine à quitter le séjour de Madrid ?

"—Avec vous ? demandai-je.

"—Avec moi.

"—Partout où vous serez, ami, répondis-je lentement et en le regardant bien en face, j'irai avec plaisir. J'aime

Madrid parce que vous y êtes.

"Il me baisa la main.

"—Mais, fit-il avec embarras, ce jeune homme ?...

"Je mis ma main sur sa bouche en riant.

"—Je vous pardonne, ami, l'interrompis-je ; mais n'ajoutez pas un mot, et, si vous le voulez, partons.

"Je vis ses yeux qui devenaient humides. Ses bras faisaient effort pour ne point s'ouvrir. Je crus que son émotion allait l'entraîner. Mais il est fort contre lui-même. Il me baisa la main une seconde fois, en disant avec une bonté toute paternelle :

"—Puisque cela ne vous contrarie point, Aurore, nous allons partir ce soir même.

"—Et c'est *sans doute pour moi*, m'écriai-je avec une véritable colère, non point pour vous.

"Pour vous, non point moi, répondit-en prenant congé.

"Il sortit. Je fondis.

"—Ah ! me disais-je, il ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais.

"Cependant...

"Hélas ! on cherche à se tromper soi-même. Il me chérit comme si j'étais sa fille. Il m'aime pour moi, non pour lui. Je mourrai jeune.

"Le départ fut fixé à dix heures de nuit. Je devais monter en chaise de poste avec Françoise. Henri devait nous escorter en compagnie de quatre spadassins. Il était riche.

"Pendant que je faisais mes malles, le jardin d'Ossuma s'illuminait. M. le prince de Gonzague donnait une grande fête, cette nuit-là. J'étais triste et découragée. La pensée me vint que les plaisirs de ce monde brillant tromperaient peut-être ma peine. Vous savez cela, vous, ma mère, sont-elles soulagées celles qui souffrent et peuvent se réfugier dans ses joies ?

"Je vous parle maintenant de choses toutes récentes. C'était hier. Quelques mois se sont à peine écoulés depuis que nous avons quitté Madrid. Mais le temps m'a semblé long. Il y a quelque chose entre mon ami et moi. Oh ! que j'aurais besoin de votre cœur pour y verser le mien, ma mère !

"Nous partîmes à l'heure dite, pendant que l'orchestre jetait ses premiers sons les grands orangers du palais. Henri chevauchait à la portière. Il me dit :

"—Ne regrettez-vous rien, Aurore ?

"—Je regrette mon ami d'autrefois, répondis-je.

"Notre itinéraire était fixé d'avance. Nous allions en droite ligne à Saragosse, pour gager de là les frontières de France, franchir les Pyrénées vis-à-vis de Venasque, et redescendre à Bayonne, où nous devions prendre la mer et retenir passage pour Ostende.

"Henri avait besoin de faire cette pointe en France : il devait s'arrêter dans la vallée de Louron, entre Luz et Bagnères-de-Luchon.

"De Madrid à Saragosse, aucun accident ne marqua notre voyage. Même absence d'événements de Saragosse à la frontière. Et, sans la visite que nous fîmes au vieux château de Caylus, après avoir passé les monts, je n'aurais plus rien à vous dire, ma mère.

"Mais, sans que je puisse expliquer pourquoi, cette visite à été l'une des pages les plus émouvantes de ma vie. Je n'ai couru aucun danger, à proprement parler ; rien ne m'y est advenu, et pourtant, dussé-je vivre cent ans, je me souviendrai des impressions que ce lieu a fait naître en moi.

"Henri voulait s'entretenir avec un vieux prêtre nommé dom Bernard, et qui avait été chaplain de Caylus sous le dernier seigneur de ce nom.

"Une fois passée la frontière, nous laissâmes Françoise et Jean-Marie *dans un petit village au bord de la* Clarabide. Nos quatre espadins étaient restées de l'autre côté des Pyrénées. Nous nous dirigeâmes seuls, Henri et moi à cheval, vers la bizarre éminence qu'on appelle dans le pays le "Hachaz," et qui sert de base à la noire forteresse.

"C'était par une matinée de février, froide, triste, mais sans brume. Les sommets neigeux que nous avions traversés la veille détachaient à l' [illegible] sur le ciel sombre, l'éclatante [illegible] de leurs crêtes. A l'orient, [illegible] pâle brillait et blanchissait en [illegible] pics couverts de frimas.

"Le vent venait de l'ouest [illegible] nait lentement les grands nua[ges] [illegible] pendu comme un terne rideau [illegible] la chaîne des Pyrénées.

"*Nous voyions se dresser* devant nous, repoussé par le ciel blafard de l'est, et debout sur son piédestal géant, ce noir colosse de granit, le château de Caylus-Tarrides.

"On chercherait longtemps avant de trouver un édifice qui parle plus éloquemment des lugubres grandeurs du passé. Au temps jadis, il était là comme une *sentinelle, ce manoir assassin* et pillard ; il guettait le voyageur passant dans la vallée. Ses fauconneaux muets et ses meurtrières silencieuses avaient alors une voix ; les chênes ne croissaient pas dans ses murs crevassés ; ses remparts n'avaient point ce glacial manteau de lierre mouillé, ses tourelles montraient encore leurs menaçants créneaux, cachés aujourd'hui par cette couronne rougeâtre ou dorée que leur font les giroflées et les énormes touffes de gueules-de-loup. Rien qu'à le voir, l'esprit s'ouvre à mille pensées mélancoliques ou terribles. C'est grand, c'est effrayant. Là dedans, personne n'a jamais dû être heureux.

(A continuer)

NOTES LOCALES

La banque Dominion est, dit-on, à la veille d'ouvrir une succursale à Edmonton. Ses agents étaient en ville durant la semaine, cherchant une bâtisse. Comme tout est pris, ces agents n'ont rien trouvé, mais on dit que la banque ouvrira quand même des bureaux temporaires, d'ici à trente jours.

Nous apprenons avec plaisir qu'un des fils de M. Bilodeau, qui a été gravement malade la semaine dernière, se rétablit rapidement.

Comme nous l'annoncions, M. le Dr Roy est allé à Winnipeg assister à la convention de la presse. Il sera de retour à Edmonton, mardi.

MM. Desmarteau et Roy sont deux nouveaux arrivés à Edmonton. M. Desmarteau est médecin-vétérinaire et a ouvert un bureau aux écuries Windsor. M. Roy entrera dans les affaires. A ces deux messieurs le COURRIER DE L'OUEST souhaite la plus cordiale bienvenue au milieu de nous.

M. P. E. Lessard, de la Maison Gariépy & Lessard, est parti lundi matin pour Morinville. Il y passera quelques jours pour voir à l'inventaire de la succursale de Morinville.

Dans la liste des Canadiens qui sont allés à la reception du lieutenant gouverneur Bulyea, nous regrettons que les noms de M. et Mme Geo. Roy et de M. et Mme W. Gariépy aient été involontairement omis.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de M. Lalonde paraissant en première page de notre journal.

Notre ami M. Alfred Blais. de Ranfeurny, Alta., a eu la douleur de perdre une enfant âgée de neuf ans, morte à l'hôpital-général. Le service et sépulture ont eu lieu mercredi, le 28 février, à Edmonton.

Nous prions M. Blais et sa famille d'accepter nos sincères condoléances.

Mardi soir a eu lieu l'assemblée convoquée par le comité du Cercle Richelieu. Une cinquantaine de personnes avaient répondu à l'appel.

L'assemblée, présidée par M. L. J. Vellat, a été des plus calmes. On y a décidé de faire une réorganisation du Cercle Richelieu et une commission composée de six membres a été nommée pour préparer un plan de réorganisation, qui sera soumis à une assemblée générale, qui devra être convoquée d'ici au 20 de mars. Les membres de cette commission sont MM. L. Savard, A. Lapresle, A. Laurendeau, J. Dechêne, L. Despins et G. A. Leduc.

M. Jos. Charbonneau, qui était à Calgary depuis quelques mois, est de retour à Edmonton.

M. E. Lériche est de retour d'un long voyage en Province de Québec.

M. J. B. Piché, marchand de Lethbridge, Alta., est en ville et loge au Windsor.

M. J. A. Courtemanche, entrepreneur-menuisier, qui a fait affaires dans l'Etat de Massachusetts, E.-U., et à Dawson, Y. T., est à Edmonton. M. Courtemanche est prêt à prendre toutes espèces de contrats pour des constructions. Nous attirons l'attention des lecteurs sur son annonce.

Dimanche MM. P. Maisonneuve, de la maison Maisonneuve & Terrault, et J.-P. Lafranchise, prote au COURRIER DE L'OUEST, en compagnie de Mesdemoiselles Leveillé et DeTonnancourt, sont allés passé la journée à Morinville où ils assistèrent à la séance, dans la soirée.

La société Lubbuck & Moffat, entrepreneurs de pompes funèbres, vient d'être dissoute. M. Lubbock continuera seul les affaires au poste actuel, tandis que M. Moffat ouvrira un nouveau bureau, en société avec M. McCoppen.

Ce nouveau bureau sera situé sur la rue Jasper, en face des bureaux du COURRIER DE L'OUEST.

Les nombreux promeneurs d'Edmonton qui sont allés à Morinville dimanche, pour assister à la séance dramatique, sont revenus enchantés de leur voyage.

Les amateurs qui ont rendu le programme publiée la semaine dernière, se sont surpassés, les rôles étant rendus à la perfection.

On trouvera un compte rendu de cette soirée dans les nouvelles de Morinville.

M. Isaie Gagnon, d'Athabasca Landing, est à Edmonton et loge au Queen's.

Nouvelles

MORINVILLE

Samedi dernier, le 24 février, nos jeunes gens s'étaient réunis pour l'enterrement de vie de garçon de notre ami, M. Armand Tellier. Inutile de dire que cet enterrement n'avait pas la tristesse comme cachet spécial. On s'est amusé, encore et encore. M. Tellier s'est montré jusqu'au bout le gai compagnon qu'il a toujours été.

Il était très tard quand on se sépara, tous heureux et contents d'avoir dignement bonjourer un compagnon qui dit adieu à sa jeunesse pour entrer dans la vie sérieuse et salutaire, à deux.

Dimanche a eu lieu la soirée dramatique et musicale que le COURRIER DE L'OUEST annonçait la semaine dernière. Cette soirée a été un succès complet. Les jeunes gens d'Edmonton qui ont interprété les deux comédies de Labiche, "Les 37 Sous de M. Montaudoin" et "Les Deux Timides," se sont révélés des diseurs de première force. M. Emile Tessier a été superbe de naturel, ainsi que son frère, M. J. Tessier, et M. A. Dechêne. Mlles Duplessis et Levasseur ont, certes, de grands talents et ont très bien rendu leurs rôles. M. J. Benoit s'est acquitté avec beaucoup de succès des rôles de Joseph et de Jean. Enfin tous les acteurs ont droit à des félicitations bien méritées.

La partie musicale a été aussi très bien remplie. M. Melançon, de la maison "St. Albert Patent Med. Co., touchait le piano. M. Fraikin a beaucoup fait rire avec ses chansons parisiennes et a du revenir plusieurs fois sur la scène. MM. Lépine et Brissette ont aussi obtenu un beau succès. On a beaucoup applaudi Mlle Levasseur, qui possède une très belle voix.

Somme toute, cette soirée a été des plus charmantes, et on s'en souviendra longtemps. Après la veillée un réveillon fut servi au presbytère, et, là encore, la gaieté fut générale.

Lundi matin était célébré, à l'église du village, le mariage de M. Armand Tellier et de Mlle Joséphine Gauthier.

Les nouveaux mariés ont été fêtés successivement chez MM. Tellier, Gauthier et Perras, où on fit de véritables noces à la canadienne. Nous présentons nos meilleurs souhaits au nouveau couple.

Madame J. H. Gariépy, d'Edmonton, est en promenade à Morinville, l'hôtesse de M. Boisonneault.

St Emile de Legal

Dimanche, 21 fev. 06.—Grand'messe chantée par Mr le Curé Normandeau qui est enfin arrivé de son voyage ; il ne parait pas trop fatigué, tout le monde est content de son retour.

Dimanche après messe Mr. Michelet père, faisait rafler une jolie petite montre en argent. L'heureuse gagnante fut Madame T. St Arnaud.

Lundi soir nous avons eu un bon brouillard de neige, aujourd'hui, les habitants en profitent pour sortir leur bois, et le chemin des Springs est rempli de voitures chargées de planches.

Tout charroyeur de bois trouvera un bon accoutrement pour lui et ses chevaux en se retirant chez A. Remillard sur le chemin des Springs.

Mde O. Casavant est de retour d'une promenade au Bas Canada.

Mr le Curé doit aller en ville cette semaine.

LAC-LA-BICHE.

M. A. Deschambault, de Winnipeg, est arrivé ici la semaine dernière. Il remplace M. E. Sibbald comme gérant local de la Compagnie de la Baie d'Hudson. M. Deschambault est enchanté de son nouveau pays.

M. Chandler, du poste de la police montée à Saddle Lake, est passé ici la semaine dernière.

Nous avons maintenant le courrier toutes les semaines, au lieu de deux fois par mois comme jusqu'à présent.

M. Fred Bissel, gérant de la Compagnie Butterfield & Tiegler, vient de nous quitter pour aller demeurer à Edmonton. M. Bissal était très populaire par ici et sera regretté longtemps.

M. M. T. Lavallée, A. Bourque, O. Bourque sont partis pour Edmonton, pour affaires.

M. J. L. Lessard vient d'être nommé juge de paix pour le district. Nos félicitations.

Au Transvaal

Londres, 16.—Un correspondant de Johannesburg mande au "*Télégraph*" que si le gouvernement impérial se rend aux représentations des Boers et se prononce contre l'égalité des districts électoraux dans le projet de gouvernement responsable pour la colonie du Transvaal, le Haut Commissaire démissionnera immédiatement.

Un savant distingué qui habite Prétoria et est complètement désintéressé des questions financières, écrit comme suit :

"Si le nouveau cabinet essaie d'intervenir dans la question de la main-d'œuvre chinoise de façon à nuire aux intérêts du Transvaal, le Transvaal se séparera de l'Angleterre. Ce fait est reconnu clairement, il est à la connaissance du gouvernement et ne souffre aucune discussion.

"Les chefs de ce mouvement de sécession ne seront pas l'élément colonial autant que les Anglais qui se sont établis dans ce pays et y ont de gros intérêts en jeu.

"Si les libéraux traitent directement avec les députations hollandaises et cèdent à leurs demandes, il y aura une révolution armée au lieu d'une sécession pacifique. Vous pouvez prendre cela comme parole d'Evangile"

Petites Annonces

A Vendre.— Une ferme de 1359 acres, en exploitation. Située à l'ouest de St.-Albert. Ancienne terre de M. Majeau. Conditions faciles. S'adresser à **Frs. Bourgeois St.-Albert, Alta.**

A Vendre.— Roulant de ferme complet et en bon ordre, 140 bêtes à corne, et six chevaux. S'adresser à **Frs. Bourgeois, St.-Albert, Alta.**

Trouvé,—Une épinglette en vicil argent, trouvée sur la dixième rue il y a quelques jours. Le propriétaire pourra réclamer l'objet aux bureaux du COURRIER DE L'OUEST.

A Vendre.—Un "block," comprenant 16 lots à bâtir dans Park dale, $1600.00 pour le tout ou $150.00 par lot, $200.00 pour les coins.
S'adresser à —
Alberta Agencies Ltd.

Terre à vendre— Belle terre située, au Nord-Ouest de Morinville. S'adresser aux bureaux du
COURRIER DE L'OUEST.

A VENDRE— Deux beaux chevaux de traits, s'adresser à Ed. Loiseau, Morinville.

Un Fermier, de St Emile ayant eau et foin désire vaches à ferme.
Ecrire, COURRIER DE L'OUEST
Boite 25.

A vendre—Deux belle terres situées à un mille de Villeneuve P.O.—S'adresser au journal.

PRESSE A FOIN. M. E. LOISEAU de Morinville est possesseur d'une presse à foin et désire informer les cultivateurs des environs qu'il se chargera de presser leur foin à des prix raisonnables.

Un Instituteur possèdant diplôme de première classe dans la P. Q. désire emploi comme instituteur dans une école de l'Alberta. Prêt à commencer de suite.
S'adresser à WILFRID GARIEPY
Edmonton Avocat

ACCORDEUR DE PIANOS. M. G C. Jones, de la maison Astley-Jones Piano & Organ Co., accorde les pianos de nos musiciens depuis sept ou huit ans. Avez-vous besoin de faire accorder le vôtre ?

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre extra........	20c., la lb.
Œufs...............	20c. frais.
Charbon............	$3.50 à $4.00
Paille..............	$3.à $4. la char.
Foin de Prairie......	$6.à $12 "
Mil.................	$10.à $16. "
Avoine..............	20, 22 et 25c.
Bœuf...............	2c. à 2½c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Oies................	10c.
Dindes..............	12½c. à 14c.
Orge................	25 à 35c. le m.
Blé.................	63c.
Porc................	4c. à 5c
Mouton.............	5c.
Patates.............	40c. à 50c.